

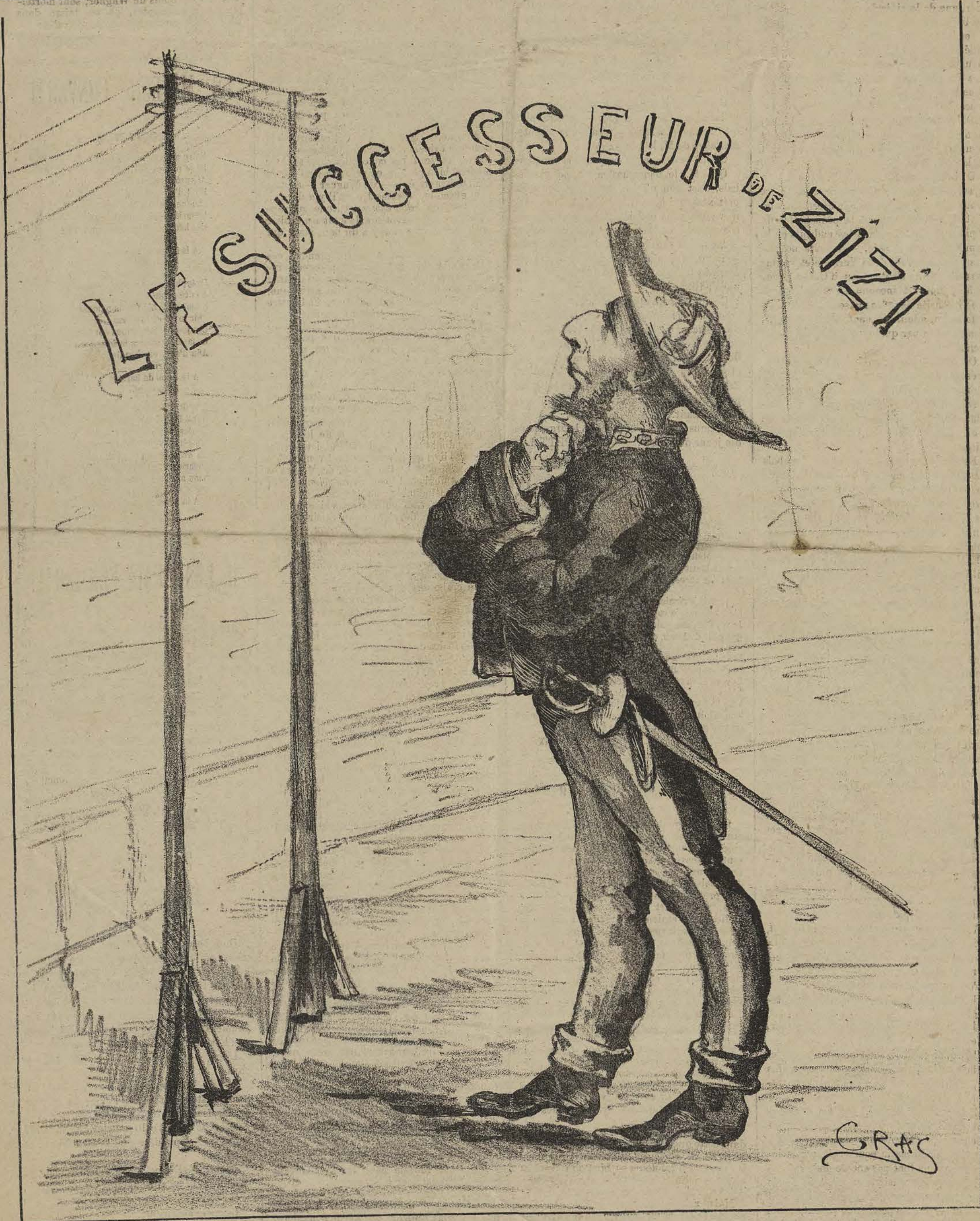
LE FRONDEUR

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50

BUREAU RUE DE LA VILLETTE

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



LES ENLÈVERAI-GE?

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Francs par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :

La ligne . . . fr. » 25

RECLAMES :

Dans le corps du journal
La ligne . . . » 1

On traite à forfait.

UNE SOTTE MESURE.

On ne parle en ville, depuis mardi dernier, que de la ridicule mesure prise contre les bals masqués. Cette idée de faire fermer à deux heures du matin, sous prétexte d'épidémie, les établissements où l'on se trémousse, est unanimement considérée comme une des plus remarquables âneries connues dans les fastes administratifs — si riches, cependant, sous ce rapport.

De quelque façon qu'on examine la chose, on ne peut trouver une raison tant soit peu admissible, pour justifier la décision du chef de la commune.

D'abord, nous nions formellement qu'une mesure quelconque fût nécessaire. Il est prouvé que les grandes agglomérations ne contribuent nullement à la propagation de l'épidémie, puisque dans les endroits où la population est massée, — on cite notamment les casernes de la Verrerie et les impasses de Hors Château ou d'Outre-Meuse — le typhus est inconnu, alors qu'il sévit avec intensité dans les maisons de l'île de Commerce, admirablement aérées et habitées chacune par quelques personnes seulement.

On voit donc qu'un bal quelconque ne présente aucun danger à ce point de vue. Le microbe typhoïde est un microbe bien élevé, un microbe higt-lyfe, qui se complait dans l'aristocratie et n'a point envie de venir s'encanailler dans une réunion publique.

Est-ce parce que les habitués des bals masqués ont contracté la douce habitude de se *cuite* royalement, en consommant force vins et liqueurs? Mais, au contraire, les boissons alcooliques sont considérées comme d'excellents préservatifs contre l'épidémie.

Et si même ce n'étaient pas des préservatifs. S'il me convient, à moi, de boire tout mon saoul au risque même d'attraper le typhus, de quel droit vient-on me protéger malgré moi?

Mais si l'on veut mettre en vigueur le système de protection forcée, on en arrivera, sous prétexte de m'éviter une bronchite, à me dresser procès-verbal quand je sortirais sans pardessus par un temps de gelée. On m'empêchera de canoter, sous prétexte que je ne sais pas nager. On coffrera — par mesure de police et séparément — les jeunes mariés qui paraîtraient se fatiguer outre mesure. Et pourquoi même, dans un pays où les maladies de poitrine causent 50 p. c. des décès d'adultes, n'interdit-on pas, par mesure générale, tous les bals publics et privés, puisqu'il est prouvé que la danse est surtout la cause déterminante de ces maladies?

Mais, je le répète, il n'est même pas nécessaire de discuter la chose, puisque ni la danse, ni la boisson, ni la réunion d'un grand nombre de personnes, n'ont aucune influence sur l'épidémie.

Admettons cependant, pour un instant, qu'il y eût danger sérieux. Admettons qu'il y eût nécessité de *chlore* l'ère des réjouissances carnavalesques.

Pourquoi cette demi mesure?

Il fallait alors fermer les bals complètement.

Mais, jusqu'à deux heures du matin, qu'est-ce que cela signifie?

Pourquoi celui qui n'a pas contracté les germes de la maladie à deux heures moins dix, doit-il être atteint à deux heures quarante?

Croit-on, par hasard, que les microbes sont des animaux de mœurs antiques, se couchant à six heures du soir et se levant à deux heures du matin pour venir punir les nocturnes qui ne font pas encore dodo?

Est-ce que la musique aurait, à partir de deux heures, des effets particulièrement pernicieux? Car les personnes qui ont assisté au brusque départ de l'orchestre, au Casino Grétry, savent que le public n'est guère

sorti plus tôt que d'ordinaire de ce temple de Terpsichore. Seulement, au lieu de s'écouler lentement, et peu à peu — comme cela arrivait les autres années à partir de deux heures — la foule s'est précipitée en masse vers la sortie, bousculant tout sur son passage et encombrant le vestiaire de telle sorte qu'à quatre heures et demie du matin, certaines personnes attendaient toujours, dans un courant d'air terrible, leur chapeau et leur pardessus.

Celles-là n'auront sans doute pas le typhus, mais elles ont des chances d'y être pour une bonne pleurésie — grâce aux mesures sanitaires de M. le bourgmestre.

C'est à se demander de qui on se moque.

Que M. le bourgmestre n'aime pas les bals, s'est son affaire, mais que, sous des prétextes qui ne soutiennent pas l'examen, il vienne nous empêcher de nous amuser comme bon nous semble, c'est autre chose.

Aussi — et c'est la conclusion de cet article — il ne faut plus que pareille sottise ait force de loi; ça est arrivé une fois, c'en est une de trop.

Que demain chaque personne, avant d'entrer au Casino Grétry — dont la rédaction du *Frondeur* continuera à faire le plus bel ornement — se munisse d'un mirliton. A deux heures, les basses ne manqueront pas et si, alors, sur l'invitation de la police, l'exode des musiciens se reproduit, on pourra composer un orchestre d'amateurs très suffisant.

Et nous verrons bien, si M. le bourgmestre ose jouer du violon! CLAPETTE.

UN RÊVE

A M^{lle} S^{te} et M.

Dans un rêve Jacob aperçut une échelle.
Qui montait jusqu'aux cieux; des anges gracieux
Descendaient tout le long, effleurant d'un coup d'aile,
Les yeux encor fermés du rêveur bienheureux.

Cette nuit je rêvais, mais mon rêve était mieux :
C'est vous que je voyais; une vision telle,
Je vous le jure, était plus riante et plus belle,
Que celle de Jacob, et j'en étais joyeux.

Les ailes vous manquaient; vous aviez en échange
Ce qui, sur les tab'aux, très souvent manque à l'ange
Et vous étiez très bien sous cette forme-là.

Vers moi vous descendiez, adorable cortège,
Mon réduit s'éclairait par vos yeux, puis... que sais-je?
On vint me réveiller, mon rêve s'envola....

FIX.

Notes d'un Ménétrier Liégeois.

Le passage de notre dernière chronique mirlitonnesque, ayant trait au sommeil, invincible et surnaturel, des délégués et dilettanti liégeois qui se sont rendus aux représentations fameuses du *ron-ron* ou anneau des Niebelungen, à Bruxelles, nous a attiré des protestations indignées dans tous les tons, de la part de ceux qui, parmi les auditeurs, s'étaient maintenus éveillés et même parfaitement lucides. Cependant, ne leur en déplaise, force nous est de maintenir nos premiers dires, nous appuyant en cela sur l'opinion tonale, unanime, consciencieuse, éclairée et irréfutable, de nos confrères de la presse, à savoir que l'œuvre de Wagner — bien que d'aspect *général* — est diffuse, trop longue, interminable dans ses récitatifs; bref, mortellement ennuyeuse.

A quoi, les wagnériens enragés qui nous écrivent, répondent : *maestoso et confusio*, que les journalistes ont menti de tous points, soit par ignorance, soit par déférence pour les compositeurs d'œuvres conventionnelles encore en vogue — pour le moment — et ennemis systématiques de Wagner.

Si Mirliton avait son opinion à exprimer dans cette question vibrante et passionnée — il ne se placerait assurément pas dans les rangs des ronfleurs — bien qu'il condescende à admettre qu'il en est ainsi dans l'état actuel de l'éducation musicale.

Mais, raisonnons un peu, si possible, malgré la rareté du fait, quand il s'agit des choses de la musique.

Tout d'abord, Herr Angelo Neumann,

suivi et secondé par les premiers artistes de l'Allemagne, ne s'est pas rendu en Belgique; comme on se l'imagine trop complaisamment, pour obtenir une appréciation honorable ou une espèce de consécration belge de la musique de Wagner. Que les malins, entre les musiciens, se détrompent. Son but était de compléter, ou ce qui est plus juste, d'entreprendre l'éducation musicale encore limitée dans notre pays, aux rudiments primitifs de l'art.

C'est ce que dans sa présomptueuse ignorance, le public en général, et nos musiciens en particulier, ne consentent pas à admettre, ces derniers surtout croyant posséder le sentiment artistique à l'état naturel.

Affirmons, que ce qui fait ressortir à la dernière évidence, cette incompétence frappante, ce sont les concessions qui sont de mode et bien portées, en présence de l'œuvre d'un puissant génie — de Wagner — comme par exemple, d'admettre qu'il y a dans sa musique, de *belles choses*, attitude qui rappelle les encouragements de maître à écolier pour un devoir où il y a du bon, mais qui pourrait être meilleur.

Encore une fois, nous comprenons ces outrecuidances, car beaucoup jugent indigne de leur personne, de leur soi-disante mission musicale et du mérite artistique, que le *vulgum pecus* leur attribue, d'admettre une œuvre, sans restrictions aucune, quoi qu'ils soient même incapables de la discuter — souvent. — Mais, n'oublions pas que, pour ces poseurs, il est de *bon ton*, musicalement parlant, de médire d'une œuvre même signée Wagner. On acquiert ainsi un certain relief musical, et on passe pour artiste d'une plus haute compétence en raison directe de plus de restrictions.

C'est parmi ces cuistres musicaux, qu'on rencontre ces pédants infatués de leur personne, dont tout le fond et le sérieux artistiques se bornent à lancer, à tout-venant, les noms respectés de Beethoven, de Mozart et de..... Offenbach! comme *criterium* absolu de leur inattaquable compétence.

Mais, par Apollon, ces gens si entendus et si écoutés, devaient enfin saisir que le premier *ménétrier* liégeois venu, fût-ce même Mirliton, peut débiter à foison des preuves de cette force, sans se compromettre, surtout vis-à-vis des autorités officielles de l'art musico-académique.

Ne craignons pas de l'affirmer, une des vraies causes de cette impuissance à comprendre et à juger les œuvres fortes et pensées — outre l'absence de tout sentiment artistique inné — provient de l'ignorance profonde des cultivateurs de l'art musical.

En général, les musiciens de profession, compositeurs, virtuoses et autres, sont *illettrés*. Ils croient et on leur enseigne que musique et instruction ne peuvent harmoniquement s'accorder. Ils ne sentent pas que de fortes études littéraires, historiques, philosophiques et autres (demandez à Jules César Thompson) sont indispensables pour développer et fixer les facultés artistiques en germe, à l'état naturel. Qui, à Liège comme autre part, ne connaît le dicton : «Bête comme un musicien!»

Cela nous remet en mémoire l'anecdote classique de la *bonne femme* de Grivegnée qui, à l'étonnement de ses voisins, voulait envoyer son fils au Conservatoire.

Interrogé sur ce projet, par un conseiller communal de la rue Grétry, (célèbre musicien, né à Liège), elle répondit que, n'ayant pu arriver à apprendre les lettres à son enfant, et même à lui faire suivre l'école des frères, ni à le mettre à un métier, elle s'était résignée, en désespoir de cause, à en faire un musicien!...

A quoi les musiciens doivent-ils être ainsi jugés? Rien d'étonnant, au peu de cas qu'ils font de l'instruction même primaire. Dénués, pour la plupart, de tout esprit littéraire, ils ne soupçonnent pas quel est le domaine de la pensée dans les différentes sphères de l'activité humaine. Par cela, ils sont insensibles à toute vraie manifestation artistique, deviennent incapables de comprendre leur art et par conséquent, de le respecter souvent, ils le dégradent. Ces artistes *vides*, se distinguent par une conduite et une intempérance qui leur sont personnelles. Aussi, conçoit-on aisément qu'un être respectable redoute quelquefois d'être pris pour un musicien, à tort ou à raison?

C'est ainsi que certains pères de famille (pas ceux du *Frondeur*), repoussent la musique comme funeste pour leurs enfants et *accidentellement* pour leurs mœurs.

Tout ceci exposé, on s'explique comment, dans l'art musical, il s'introduit des êtres qui n'y sont appelés en aucune manière, comme les fruits secs dits : *Prix de Rome*, (on parle même de les supprimer).

Et tous ces gens qui encombrant la carrière des sons, venus on ne s'est d'où et par quelle grâce musicale. De là encore, on impose des compositions mortes-nées, qui, sans être cette fois de Wagner, sont mortellement assommantes, et on laisse dans l'ombre des productions de haute valeur.

MIRLITON.

LE MAYEUR CONVERTI

ROMANCE

Notre mayeur avait juré
De se rendre célèbre.
Aussitôt dans un arrêté
Il dit d'un ton funèbre :
Chaque nuit les bals cesseront
La faridondaine la faridondon
Une heure ou deux après minuit
Bibi
A la façon de Barbari
Mon ami

Le typhus nous a condamnés
A faire pénitence
Il faut pour n'être pas damnés
Fuir le vin et la danse
Chaque soir nous nous confessons
La faridondaine la faridondon
Afin d'aller en Paradis
Bibi
A la façon de Barbari
Mon ami

Il le fit, comme il l'avait dit
Aussi faut-il voir comme
Toutes les belles ont maudit
L'arrêté du pauvre homme
On dit même qu'aux élections
La faridondaine la faridondon
Sans microbe il sera-t-occi
Bibi
A la façon de Barbari
Mon ami
Théodore de BANVILLE.

IL LES A FAIT FERMER!!!

Laruelle et Beckman n'ont qu'à bien se tenir. L'aurole dont l'histoire et la légende populaires avaient entouré leur nom, ne va pas tarder à s'effacer, écrasée par la fulgurante traînée lumineuse que laissera, dans le souvenir des populations, le nom de M. le Bourgmestre Mottard (Gustave-Anthéonor-Polycarpe).

Certes, comme ses illustres prédécesseurs, le mayeur actuel n'a pu donner sa vie pour le peuple, mais si le bonheur de mourir pour sa patrie — héroïsme assez vulgaire, après tout — n'a pas été donné à Gugus, celui-ci n'en a pas moins saisi aux cheveux l'occasion de prouver à sa belle cité qu'il avait

Un cœur pour la défendre
Un bras pour la chérir.

Et il a fait fermer à deux heures, les bals parés, masqués et travestis.

* * *

On a beau être sceptique, il y a des moments où la cuirasse d'indifférence dont on a su revêtir son cœur, se fond au souffle d'une action d'éclat. Malgré soi, on oublie le sourire gouaillieur dont on s'est fait un masque, et tandis qu'une larme monte à la paupière, on se sent enthousiasmé à la vue de l'homme illustre qui vient de se révéler.

Liège, de tes enfants, sois fier, ô mon pays!

Depuis les époques les plus reculées, les bourgmestres ont donné l'exemple de tous les héroïsmes, de toutes les vertus.

Henri de Dinant a, le premier, osé soulever les masses populaires contre la noblesse et le clergé;

Baré de Surlet est mort, l'épée à la main, en défendant sa ville natale;

Beckman est mort empoisonné;

Laruelle assassiné;

Piercot a fait interdire la sortie d'une procession;

Mottard (Gustave pour les dames) a fait fermer, à deux heures, les bals parés, masqués et travestis.

Et cependant, quel courage n'a-t-il pas fallu pour prendre pareille mesure?

Tout, au contraire, conviait le mayeur à laisser ses concitoyens se trémousser jusqu'à trois, quatre ou cinq heures.

En effet, puisqu'il est admis que les gens ne deviennent spirituels, dans les bals masqués, qu'à partir de deux heures, le bourgmestre devait être heureux, qu'en restant jusqu'au matin, on put faire de nombreux mots tard.

Plus on aurait dansé, plus le typhus aurait fait des ravages. Et l'on sait que plus il y a de morts et plus il faut de bières.

Et bien, non, malgré tout, malgré les supplications de sa famille éplorée, le bourgmestre, n'écoulant que son courage et la voix sévère du devoir, a fait fermer, à deux heures du matin, les bals parés, masqués et travestis.

Quel génie!

Quel dentiste!!

CLAPETTE.

MARE.

à Albert Savine.

J'ai vu la mer âpre et sauvage,
L'fini morne aux cris troublants.
J'ai gravi les rochers tremblants
Et les falaises du rivage;

L'âme en proie aux lourdes rancœurs,
Les cheveux flottant à la brise,
J'ai fui cette fièvre qui brise,
Enerve ou dessèche nos cœurs.

J'ai salué la mer sans bornes
Dont les plaintes m'ont enivré,
Je me suis senti dérivé
De mes douleurs froides et mornes;

Je l'ai vu ce gouffre maudit,
Où s'embrassent vaisseaux et mouettes...
-- Mais la mer, qui parle aux poètes,
La grande mer ne m'a rien dit!

Car il faut à l'âme qui pense,
Un rêve cher, trois fois béni,
Et, même au seuil de l'infini,
Rien ici-bas ne l'en dispense;

Car sans amour ce ciel béant
Epouvante l'âme annoblie,
Sa majesté n'est que folie,
Son infini n'est que néant!

CHARLES FUSTER.

A Coups de Fronde.

La Flandre libérale, devenue, comme on sait, plus doctrinaire que M. Tesch, reprochait cette semaine à M. Edmond Picard de servir toujours les mêmes plats, c'est-à-dire les mêmes articles au lecteur.

C'est d'un joli toupet.

La Flandre libérale qui sert, chaque jour, à ses infortunés abonnés, le même curé coriace, accommodé à la même sauce rance, trouve que M. Edmond Picard — qui fait de la littérature dans la Revue moderne, du droit dans les Pandectes et de la politique — pas celle des gros sous — un peu partout, M. Picard sert toujours le même brouet à ses lecteurs.

Cela fait penser à un gargotier à quatre sous qui trouverait mauvaise la cuisine de Bernay.

A Bruxelles, le Conseil communal a décidé d'offrir aux délégués de l'édilité parisienne, qui viennent étudier le système d'égouts de la capitale, un grand banquet.

Seulement, il a été décidé que les conseillers bruxellois paieraient leur écot.

C'est absolument comme les membres du Conseil communal de Liège qui, chaque fois que l'occasion se présente, ne manquent pas de s'offrir un banquet... à nos frais.

CLAPETTE.

CALCUL A LA POULET

Prouver qu'un mort est égal à un vivant? Bien simple.
D'un homme qui est à l'agonie, vous dites qu'il est à moitié mort.

Bon!

Or, s'il est à moitié mort, il est à moitié vivant.

Je pose:

$1/2 \text{ mort} = 1/2 \text{ vivant}$

Je multiplie les deux membres de l'équation par 2 et j'obtiens:

$1 \text{ mort} = 1 \text{ vivant}$

C. Q. F. D.

Heureuse pauvreté!

Krach à Liège, krach à Seraing, krach à Herve, krach à Marche, krach à Louvain, krach à Turnhout, krach partout.

Voilà un nom commun qui devient bien commun, trop commun.

Ah! que je plains ces pauvres riches qui ne savent plus à qui confier leur fortune et qui sont menacés de mourir de crainte sur leurs tas d'or, comme Midas est mort de faim en changeant tout ce qu'il touchait en ce métal séducteur.

C'est égal, on se sent heureux d'être sans le sou, par ce temps de flibusterie officielle et si l'on se couche parfois le ventre vide de truffes, on a du moins la tête débarrassée des soucis et des craintes qui tracassent ces favoris de Plutus.

On en reviendra au vieux bas bourré de couronnes rognées et caché dans une soupenne quelconque.

Jugez donc: banquiers, notaires, agents de change lèvent le pied de façon à rendre jaloux Vestris lui-même, Vestris li diou de la danse.

L'Eglise dit heureux les pauvres d'esprit, qui sont souvent riches d'écus en vertu du proverbe: aux innocents les mains plaines; nous disons: heureux les pauvres d'argent, ils dorment tranquilles et la fable du *save-tier et du financier* reste toujours vraie.

J'ai un ami, brave et joyeux garçon, qui dépensait gaiement ses 1,800 francs d'appointements; il lui arrivait même que le 25 du mois il devait faire des yeux doux à la maîtresse du café où il allait habituellement pour qu'elle, à son tour, lui accordât un autre œil jusqu'à la fin du mois.

A la suite d'un deuil de famille, il cessa pendant quelque temps de fréquenter ses amis, et quand il revint parmi eux, on le trouva changé.

On attribuait son air triste et soucieux à la douleur que lui avait causée la perte qu'il avait faite, et j'étais de l'avis de tout le monde.

Mais un jour mon ami Julien, tel est son nom, me tira à l'écart et me dit à demi-voix: — J'ai un service à te demander.

Je le regardai d'un air ébahi, car il savait mieux que personne que ma poche loge plus souvent le diable que l'effigie d'un monarque quelconque; or quel service peut-on demander à un ami, si ce n'est de l'argent?

— Viens, ajouta-t-il, nous irons faire un tour sur le boulevard, les autres n'ont pas besoin de tout entendre.

Arrivés au parc d'Avroy, Julien reprit: — Toi qui a quelque connaissance, comme journaliste, des valeurs financières, ne pourrais-tu me dire les actions de villes que tu crois les meilleures?

Je regardai de nouveau mon ami et lui dis: — As-tu tué un anglais ou dévalisé une malle quelconque?

Non, mais pendant ma réclusion forcée, j'ai économisé cent francs et je veux acheter une action.

Il me dit cela d'un air si sérieux que je retins un éclat de rire prêt à m'échapper. Je lui indiquai un titre que je regardai comme avantageux et nous nous rendîmes chez le grand Georges, faire l'acquisition de ce papier précieux.

En nous voyant faire cette acquisition inaccoutumée, le joyeux changeur ouvrit les yeux encore plus larges que d'habitude.

Il n'en revenait pas.

Julien serra soigneusement son action dans la poche de son paletot qu'il boutonna et comme je lui proposais d'aller prendre un verre à Bodega, il me répondit: Non, allons au Grand Balcon, nous aurons un bon trois quarts à dix centimes; Bodega c'est bon pour les riches ou les artistes qui ne regardent pas à la dépense.

J'examinai Julien pour voir si je n'apercevrais pas quelque fêlure à son crâne.

Nous nous quittâmes et je revis rarement mon camarade; il évitait les cafés et tavernes.

Un jour il me dit encore:

— Comme il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un panier et que j'ai encore économisé cent francs, quelle action me conseilles-tu de prendre, autre que celles dont j'ai déjà une?

Je la lui désignai, mais cette fois il fut seul à en faire l'acquisition.

Il me semblait qu'en l'accompagnant, je l'aidais à commettre un suicide moral.

Maintenant, chaque fois que je rencontre Julien, il ne me parle plus qu'actions et gros lot. Il devient d'une avarice crasseuse et il a fait retourner son vieux pardessus cet hiver, au lieu d'en acheter un autre, afin de pouvoir acheter une nouvelle action.

— Si je gagne le gros lot, me dit-il, je ferai ceci, je ferai cela; il m'a même promis de me payer un dîner chez Bernay, si cette chance lui arrive.

Le gros lot, c'est sa marotte, son rêve, sa préoccupation du jour et de la nuit.

Il ne pense qu'à cela; son front commence à gagner des rides; il est vieilli de dix ans et sa bouche a désappris à rire.

Hier, je passais devant des terrains à bâtir, où s'élevait un poteau avec une pancarte: Terrain à vendre par parcelles.

Julien se trouvait là, un calepin à la main, et prenant des notes au crayon.

— Que fais-tu donc là, lui criai-je.

— Je prends des notes sur ces terrains que je veux acheter quand j'aurai gagné mon gros lot.

Cette fois je me sauvai en retournant la tête avec inquiétude, pour regarder mon malheureux ami qui continuait à prendre ses notes.

Hélas! au lieu de gagner le lot, je crains bien que ce ne soit un cabanon chez le docteur Abry qu'il gagnera sous peu.

Et je murmurai gaiment en faisant dialoguer dans ma poche une pièce de cent sous avec une pièce de deux francs et quelques nickels, toute ma fortune:

Heureuse pauvreté.

FIX.

DÉSIR

Si j'étais oiseau, comme à tire d'aile
J'irais saluer ton heureux retour.
Et, pour l'acclamer, te dirais fidèle,
Le plus ravissant de mes chants d'amour.

Si j'étais l'insecte à l'aile irisée
J'irais bourdonner ma folle chanson,
Puis, me reposant sur ta main rosée,
Comme un chant bête, je dirais ton nom.

Si j'étais la fleur à l'urne embaumée,
Des plus doux parfums je t'inonderais;
Après sur le cœur de ma bien aimée
Heureuse, envinée, alors je mourrais.

Je ne suis hélas! qu'un pauvre poète,
Un triste exilé qui ne sait qu'aimer
Et qui ne prends plus part à cette fête,
Qui tant, autrefois, savait me charmer.

Que ma strophe émue aujourd'hui t'arrive
Et réserve-lui ton meilleur accueil;
Ma douleur, amie, en sera moins vive
Si je savais qu'elle a pu franchir ton seuil.

FORTUNIO.

LA POLITIQUE DES CAMELS

J'avoue avoir eu autrefois, un faible assez fort pour les caramels; non, par amour des bonbons, mais parce que j'adore les billets qui les entourent.

Ce n'était jamais sans une douce émotion que je lisais des «poésies» dans ce genre-ci:

«Ce serait un bonheur bien doux
» Que d'être votre cher époux.»

Ou bien:

«Croyez en mon amour sincère
» Il est comme celui d'un frère.»

Ou bien encore:

«Je serais heureux, chère amie,
» De vous aimer toute la vie.»

C'était tendre et sucré comme les caramels eux-mêmes.

Cette littérature n'avait jamais fait de mal à personne, et la mère pouvait en permettre la lecture à sa fille.

Aujourd'hui, tout est changé: le caramel a une couleur politique; le parti catholique en a fait un agent de propagande, une arme de combat.

J'ai fait l'autre jour cette découverte en trouvant, parmi les déclarations d'amour écrites dans le style ordinaire, deux poésies caramélisées ainsi conçues:

N° 1.

«A la Religion soyez toujours fidèles,
» On ne sera jamais honnête homme sans elle.»

Et d'une.

«Ne rejetez pas moins tout principe hérétique,
» C'est peu d'être chrétien si l'on n'est catholique.»

Et de deux.

Voilà qui est éducatif et catégorique.

Si cette ingérence des caramels dans la politique, ou plutôt de la politique dans les caramels continuait, elle ouvrirait des horizons nouveaux et une carrière nouvelle à tous nos écrivains politiques. Nous avons déjà les journalistes et les pamphlétaires; nous aurions les *caramélisés*.

Tous les concurrents dégoûtés de nos concours de poésies se lanceraient dans la politique au sucre d'orge; M. Louis Hymans, qui a fait ses preuves, deviendrait certainement l'Alfred de Musset du genre.

Chacun, naturellement, prêcherait pour sa paroisse. Les catholiques rédigeraient des poèmes fulminants contre la loi scolaire; on lirait, par exemple, des billets ainsi conçus:

«Van Humbeek est le fossoyeur.

» Qui fit la loi de malheur.»

«Maudissons tous la loi scolaire

» Qui pourrit l'instruction primaire.»

«Pour être bérés du Saint-Père?

» Donnons au denier de St-Pierre.....»

diraient surtout les poètes chrétiens, qui n'oublient jamais le côté pratique des questions à l'ordre du jour.

La libre pensée entrerait en campagne avec des poésies d'un genre tout nouveau.

Exemple:

Ne croyons donc jamais aux mensonges des prêtres
S'ils nous excommunient, nous les enverrons paître.

Cultivons la vertu, la science, la pomme de terre.
Nous aurons le bonheur sur terre.

Enfin:

Tous, avant de mourir, reportons nos pensées
Sur le drap mortuaire de la libre-pensée.

Les rimes de ces derniers vers sont d'une richesse que tout le monde appréciera.

Les socialistes intransigeants donneraient à leurs billets de caramels la forme un peu âpre qui caractérise leur style. Sous le couvert d'un bonbon — toujours rouge — ils lanceraient sur la société des poèmes incendiaires.

Le droit à la propriété

Est une grande iniquité.

diraient-ils.

Ou bien encore:

L'infâme électeur censitaire

Violé les droits du prolétaire.

Si j'étais «poète», je pourrais multiplier les exemples, mais, heureusement pour mes lecteurs, je ne suis pas de ces mortels privilégiés qui marchent dans les nuages — comme disait Murger.

Par exemple, un homme qui ne serait pas content, si le système des caramels politiques se généralisait, c'est le czar de toutes les Russies. Pour peu que les nihilistes utilisassent ce moyen de propagande, le pauvre homme serait forcé d'ouvrir tous les petits bonbons afin d'y découvrir des théories révolutionnaires et des conspirations variées. Il en serait peut-être réduit à proscrire en masse tous les caramels et à publier un ukase défendant, sous peine de mort, d'importer du sucre d'orge dans tout l'Empire moscovite.

Ce jour-là, tous les bambins russes passeraient à l'opposition; et, dans une dizaine d'années, les petits russes qui — sans être espagnols — auront grandi tout de même, s'empresseraient d'expédier vers une autre patrie, l'infâme despote qui aurait fait la guerre aux caramels.

Quels horizons, mes frères!

CLAPETTE.

LITTÉRATURE

La Provence artistique et pittoresque, 39 rue Sainte, à Marseille: Abonnement pour France.

Voici certainement un des journaux illustrés les plus intéressants et les plus attrayants.

Son but est de faire connaître et aimer la Provence.

Ceci est un pléonasme, car quiconque connaît l'ancien royaume du roi René, ne peut ne point aimer ce pays du soleil et de la poésie.

C'est dans cette contrée des oliviers et des orangers que les cigales chantent sur les arbres des routes comme ces vers sur les lèvres des habitants et l'amour dans le cœur des jolies Provençales.

La Provence artistique et pittoresque conduit ses lecteurs dans tous ces sites admirables, qui abondent dans ce pays béni du ciel et nous mène des monts couverts de sapins des Alpes à travers les plaines ensoleillées pour nous faire reposer à l'ombre des palmiers d'Hyères ou à Saint-Mandrier.

Elle nous dit les chants poétiques provençaux qui ont tant d'analogie avec notre wallon, les légendes naïves, les contes plus ou moins rabelaisiens qu'aiment les enfants de cette belle partie de la France.

Ce journal apporte comme un rayon de soleil de son beau ciel quand il arrive dans nos contrées nébuleuses, et nous l'accueillons comme on accueille la première hirondelle qui meurt sans parler des beaux jours.

F. W.

Théâtre du Gymnase

Direction ARLI et ROUSSEL.

Bur. à 6 0/0 h.

Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 11 février 1883.

Don César de Bazan, drame en 5 a. de Dennery.
Les vivacités du Capitaine Tic, com. en 3 a.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.

Bur. à 6 0/0 h.

Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 11 février 1883.

115, rue Figallo, comédie nouvelle en 3 actes, par A. Bisson.

Ma nièce et mon ours, comédie vaudeville en 3 actes.

Intermède par M^{lle} Jeanne Oudry, MM. Vaunel et Molière.

La part du feu, comédie en 1 acte.

BREMKEN BITTER

Au Vin de Malaga

LE MEILLEUR DES DIGESTIFS ET APÉRITIFS

J. BREMKEN Fils

RUE SURET, 23 LIÈGE

Liège — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

CARNAVAL.

Je suis trois heures -



- Votre nom ?
- Narrenosski
- Votre profession ?
- Polonais....



- Inconnu -
- Ça m'aime, dis ?
- Oh oui, vas!

N: 13: Pour l'information de ces deux
phrases, s'adresser au bureau de
la Rédaction -



*Je m'en va deux heures! Oh ça, y vont donc se coucher
à deux heures ces gens là!*

Quelques mois



- Mais non, Madame, fuit que
je vous dis qu'il était masqué



Le Mercredi - des Cendres -